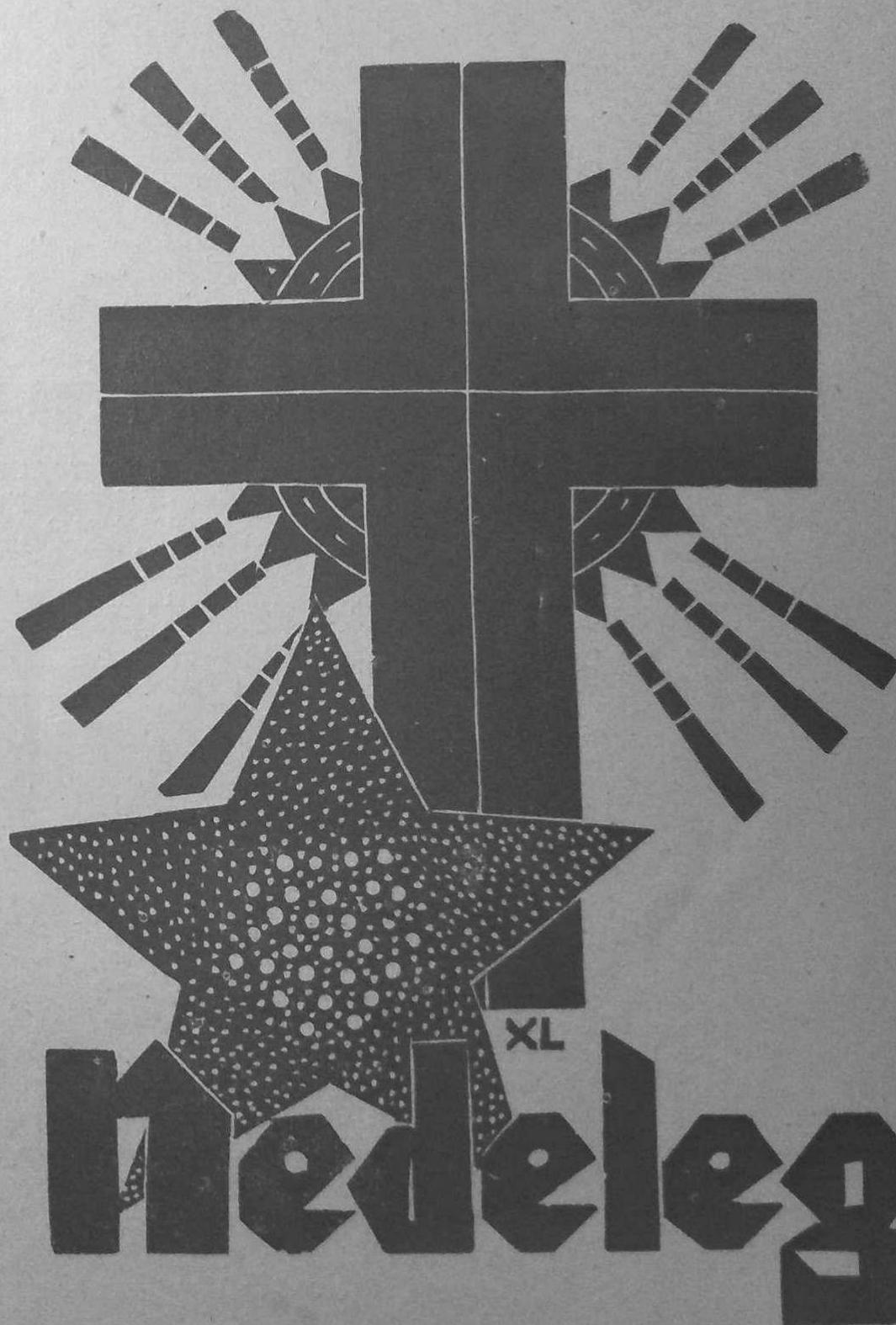


BRO - GUENIED

REVUE MORBIHANNAISE



N° 46

Le numéro :
75 francs

BRO - GUENED — REVUE MORBIHANAISE

Prix des abonnements :

1 an : abonnement de soutien	1000 frs
1 an : édition avec « folenneu er predégour »	500 frs
1 an : édition simple	400 frs

Direction :

Abbé LE PALUD - 6, rue de Rosmadec - VANNES (Morbihan),

Rédaction - Abonnements - Correspondance :

Abbé LE GALLIC, Petit-Séminaire, Ste-Anne-d'Auray (Morbihan)
C.C.P. 122.99 NANTES.

Réabonnez-vous !...

Beaucoup d'abonnements expirent avec ce numéro. La revue n'étant pas datée, l'abonnement comportait six livraisons. Désormais nous espérons faire paraître Bro-Guened à date régulière et nous comptons sur l'appui confiant de ses amis. Le prix a subi une hausse : faut-il appeler cela « opération vérité » ?.. Puisse, malgré tout, notre Revue être la bienvenue auprès de ses lecteurs.

L'équipe de Bro-Guened.

SOMMAIRE :

Bléad mad !	Tarhour keneu
Groupes folkloriques du Morbihan	P.J. Dérian
Boteu en Nédeleg (conte)	Franséz Kerlu
Souvenirs Bretons à Rome	J. M. Jean Nicolas O.C.S.O
Merthed er Bregereu (chanson populaire)	
Julien Daniélo (tin)	Colonel Orgebin
Dasson ur Galon	Barr me et Guénhael Le Bras
Più e laro dem ? : langue écossaise — Pierres du Seigneur.	
Bibliographie : Brud — Allaire — Deskom Brezoneg.	

Ged er leuné vrasan on es kleuet en doéré eh oé anuet en Eu. chalonî U.sant Favé de voud eil eskob é Kemper. En eu, Favé e zo bet gwéharall « béleg kuzul » er Bleun Brug, hag ur mignon é de « Bro-Guened ».

Hir vuhé dehon ! Ha plijet geton degemer on gourhemennu karantéuz ha lan a zoujans.

GIRIEU DIÉZ EN NIVERENN-MAN :

ambah : timide — beziuet : étonné — dereu mad : étrennes — diaol-maher : cauchemar — dibi : alerte, gai — foul, herr : hâte — fulenn : fille belle — gargatoull : collerette — kevredigezh : association — kuhnein : couvrir — lennegezh : littérature — ramnyeh : dialecte — roufl : orgueil — seboret : blotti — salit : sollicitation — sourein : accabler.

BLÉAD MAD, BLÉ NEUÉ

« Mechal, e laré en nihour me handerù a Geraskouid, penaoz éh a er treu ged « Bro-Guened ». Un herrad zo n'em es ket éan gwélet.
— Eia lared mad, e respondas Job er Hlandi, a houdé en hanù paset ne oé ket yah fasibl anehon. Nen des ket gwerso neoch em es éan kavet ar me hent ; gwelleit é dehon pechanj ! »

Job er Hlandi e oé er wirioné geton. Setu « Bro Guened » frèù èndro èl ur paotr krann, buhé dehon biskoah gwell. Sel deu viz é tei d'ho kwéled aveid lared un tachad kaer. Kas e hrei deoh doéréieu ag on kornad-bro. Sonenneu ha hwitellereh e vo gwéhavé geton. Ur goujard é, med, skolér sontil, lakaad e hrei poén eùe ar er brehoneg par ma hello. Kaset 'ta tammigeu labour d'é vistr aveid er skolaad hag en desau é doujans Doué hag é karanté Breih hag er brehoneg.

« De betra kement-sé a vrehoneg pen dé gwir é ma on yeh édan meruel ? Ha ataù, e laré me ferson dé pardon braz er Gohikér, ged o skritur neùe, « universitaire » èl ma larant, é teint fonnabl de benn a laheïn « Bro-Guened » hag er brehoneg geton. Dén ne gompren mui tra ged o jagouillaj. »

Eh oen é takénéaad er homzeu-sé a pen ré degouéhet édan me fri er h'ammadeg saüet ged en Eutru Guillóm ér blé 1831. Marù é person Kergist a houdé kant vlé med havai é genéin é ma hoah biù hag é respond de me ferson ér penn-ketan ag é livr. Sellet pé ker braù é ta é dreu geton !

« ...Il ne manque pas, en français, de livres qui expliquent les règles de cette langue moderne, qui n'est presque qu'une compilation du celtique, du latin et du grec, etc... (arsal e hré un draig bennag merhat !). Mais le breton, qui est une des plus anciennes langues de l'univers, n'a, dans notre idiome du moins, qu'un dictionnaire défectueux, qui parle souvent d'une grammaire qu'on ne trouve nulle part. C'est cette lacune que je me hasarde à remplir.

Mais, dira-t-on : « C'est s'y prendre un peu tard que de donner aujourd'hui les principes d'une langue mourante, et d'ailleurs, à qui peut être utile une grammaire bretonne ? »

A cela je réponds, en premier lieu, que ceux qui la disent mourante mourront longtemps avant elle, et qu'il s'écoulera plusieurs générations avant qu'on cesse de la parler. En effet, combien a-t-elle perdu de terrain depuis plusieurs siècles que la langue française est dominante ? Très peu. Elle recule, il est vrai, mais à petits pas, et l'on peut, à juger de l'avenir par le passé, dire hardiment qu'elle sera encore parlée dans quatre cents ans et au-delà. »...

Tri hant vlé e chom hoah d'er bihannan !... E brehoneg enta é venn « Bro-Guened » lared deoh, oll é amied ha madobourion, èl men des groeit a vihan :

Bléad mad deoh, blé neùe... hag er baradouéz arlerh ho puhé ! E vamm-goh en doé disket « Bro-Guened » de lared kement-sé dé ketan er blé ; ha nezé é ré d'hé faotr bihan ur villetenn neùe flamm diforhet dehi a werso ér gredans émesk er linsélieu frésk.

Ne veet ket ré souéhet mar chom breman mem boulom disonj kaer ha bag digor diraqoh... Ankouéheit e hwes marsé a rein dehon é vléad read ? Klasket 'ta én ho fiched ha éan en devo joé dahch. Ged harp é amied é hello « Bro-Guened » moned de Vleu-Brug Noal-Pondi ha kemér kalon é wéled er youankiz é tansal, é sonein hag é rial. Tarhour-keneu.

Groupes Folkloriques du Morbihan

En 1950, le Bleun-Brug de Saint-Pol-de-Léon avait rassemblé une centaine de groupes de toute la Bretagne : chorales, cercles celtiques et kevrenn. Le Morbihan n'était représenté que par les cercles de Baud et de Vannes, et par la chorale de Noyal-Pontivy. Trois groupes seulement : nous pouvions faire mieux.

En 1951, le Bleun-Brug de Sainte-Anne-d'Auray réunissait 12 chorales et 6 cercles du bro Gwéné.

En 1952, au Bleun Brug de Baud : 13 chorales, 6 cercles et 3 kevrenn : Auray, Baud, Vannes.

En 1953, au Bleun-Brug de Kernasclédén : 15 chorales, 6 cercles et 2 kevrenn nouvelles : Guéméné/Scorff et Landaul. A ce Bleun-Brug, nous avions la joie d'accueillir 2 jeunes cercles du pays gallo : Allaire et Pluherlin. Ainsi se trouvaient réunies la Haute et la Basse-Bretagne et depuis, la kevrenn de Ploërmel et le cercle de Josselin ont assisté régulièrement à nos fêtes.

En 1954, au Bleun-Brug de Vannes, 18 chorales, 8 cercles et 10 kevrenn. Ainsi, en l'espace de quelques années, plus de 40 groupes se sont formés dans le Morbihan, puisqu'en 1957 nous arrivons au chiffre de 15 chorales, 10 cercles celtiques, 15 kevrenn.

Voici la répartition géographique actuelle de ces groupes :

Chorales : Bignan, Brandérian, Etel, Groix, Noyal-Pontivy, Meslan, Moréac, Plouay, Plouhinec, Pluvigner, Pontivy (école St-Joseph du Château), Riantec, Vannes (quartier de Trussac), Vannes (école Sainte-Anne de Conleau), Vannes (école Saint-Georges).

Cercles celtiques : Baud, Clégüer, Groix, Hennebont, Josselin (cercle celtique), Josselin (cercle Becumanoir), Pluherlin, Pontivy, Langonnet (Abbaye), Langonnet (bourg), Lorient.

Kevrenn : Auray, Bignan, Camors, Clégüer, Crach, Gourin, Guéméné/Scorff, Guénin, Lann-Bihoué, Ploërmel, Pluvigner, Pontivy, Lorient, Sainte-Anne-d'Auray (Petit Séminaire) Vannes (Les Petits Meuniers de la Tour).

Deux bagad féminins sont en formation à la NEF (Vannes) et au CEP (Lorient).

Au concours des Bagad du Morbihan à Vannes, le 8 septembre 1957, 3 kevrenn se présentaient en 3e catégorie : Camors, Clégüer, Gourin, Guéméné, Guénin, Lorient, Pontivy (adultes) et Ploërmel, Vannes (juniors).

Au classement : 1er, Gourin — 2e, Pontivy et Vannes.

Nous n'avons aucun bagad capable de concourir en 1ère ni en 2e catégories, sauf le Bagad Lann-Bihoué qui, à son retour des Etats-Unis, avait concouru à Brest le 4 août en 2e catégorie et s'était classé 3e.

Le numéro d'Août de la revue des Sonneurs « Ar Soner » fait un compte-rendu un peu sévère de ce concours. Relisons cette critique, pages 21, 22 et 23 du No 102... Nous devons perfectionner notre technique. Travaillons d'après la méthode de binioù d'E. Allain et la méthode de bombarde de J. L'Helgouarch. Chaque sonneur devrait lire de temps en temps « Skoll ar Binioù » de Dorig Le Voyer. Espérons que, l'année prochaine, plusieurs bagad de chez nous pourront se présenter en 2e catégorie.

Un petit effort également pour assister aux Journées d'amitié ou aux camps organisés par le Bleun-Brug, B.A.S. ou Kendalc'h ! Notez bien l'Assemblée générale de B.A.S. qui aura lieu à Rennes, au début de janvier, pour l'élection d'un nouveau bureau. Un directeur de kevrenn peut et doit se faire représenter par un membre de son groupe avec délégation de pouvoirs s'il ne peut se rendre à la réunion.

Bonne année musicale et artistique, et rendez-vous à tous les groupes au Bleun-Brug de Noyal-Pontivy, le dimanche 13 juillet 1958 !

P.-J. Dériam.

Bleun-Brug de Noyal-Pontivy CONCOURS DE CHORALES

CHANT IMPOSÉ :

1. — à 4 voix mixtes : *Peñ trouz zo ar en douar*, de Ropartz
2. — à 4 voix mixtes : *Peñ trouz zo ar en douar*, de Goasdoué
3. — à 3 voix égales : *Tuchant é arriùo en hanù*, Jef Le Penven
4. — à 2 voix égales : *Peñ trouz zo ar en douar*, Jef Le Penven

LE CLERC G. : « *En Morbihan gallo. ALLAIRE* ». Rennes, in-12, 215 p. ill.

« Monographie historique » précise le sous-titre Ce petit livre fait revivre la paroisse d'ALLAIRE depuis ses origines jusqu'à notre époque. A l'histoire se mêlent agréablement la description, les anecdotes, le folklore. Familier des pierres et des hommes, l'auteur nous guide pas à pas dans les vieux villages et les vieilles maisons. Peut-être se montre-t-il un peu trop indulgent pour les œuvres modernes à prétention artistique. Le style est aisé, alerte, vivant ; la présentation excellente. Il serait souhaitable que chacune de nos paroisses possédât une monographie d'aussi belle venue.

En vente (700 fr.) chez l'auteur, instituteur à Allaire (Morbihan).

Boteu en Nédeleg

Er vrazan plah e fehé boud kavet étre Banaleg ha Kemper e oé Léna er Melinér e oé, merh melinér Koed-Haleg : bleu dehi melen el eur, deulaad glaz el en nean, un tal gwenn-kann el erh, bougenneu ru-ros, un cher dous ha koantig.

Na braù e oé de wéled d'er sul en overenn, ged hé houil dantell é héjal a pe fiché un tammig, hé gargatoull fourniz brodet el ged deusom ur balpeganéz, hé dantér velouz moaret gronnet a berlenneu. Er baotred n'hellent ket parraad a droein o tenn de sellé dohti : « Nag ur labousell ! e sonjent ind ; en hani en devo honneh e vo jalouzi dohton ». Er methed youank ha rah e saué a lenneu diar o livreu overenn hag e laré dohté o unan, ged un tammig drougkalon : « Nen dé ket vil anehi, minouréz Koed-Haleg ».

Ya, anzaù e hré peb unan éh oé ur goantenn. Hi, ne hré ket kaz erbed ; friponell ne oé ket. Ur verh vad hag amiahl dohtu, gouied e hré distag ur minhoarh de beh unan ; ha dalbéh é vezé digor en nor geti aveid degemér er beurizion e zé de houenn en alézon.

Mestréz e oé én ti a houdé marù hé mamm. Dibi ha tuet d'er labour, labourad e hré aveid pear ; é kourz de seuel ha devéhad de gousked : bepred é vezé ar voulj ha kerhed e hré en treu geti.

En hani en devehé klasket ur goad déch énni e vehé bet kollet é amzér dehon, péchanj... Ha neoch, boud hé doé unan, un distér tra, gwir é, ken distér ma vehé bet diéz d'er lagad spisan en dastum. Boteu braù e blijé dehi, ya, un tammig ré. Er voterion e grouizé er hoed faù ged o zarér ne labourent biskoah a féson revé hé sonj. Ré vraz e vezent, pé ré ledan, pé ré divalau, ha n'hellé ket parraad a hobér beg kamm doh o asé.

Ar en distér téch-sé éh oé justeroalh en diaol doh hé gortoz. Anzaù e hra plégu ha displégu on kousians ha ne vé ket goall bell anehon e astenn édan on treid er blankenn riskluz on lakei de gouéhel.

Arriù oé noz en Nédeleg. E lein en tourieu é trouzé er hleher ; ré Sant Ivi e ziskané de ré Banaleg ha ré Banaleg de ré er parréziou tro ha tro. Hag a bouéhiou skanù e zalhé de lared :

Kanam Noël, Noël, Noël,
Ganet é Jezuz or Salvér
Kanam Noël.

Kouéhel e hré erh a gegiliad, hag édan er vantell gwenn o gronné ag en diaz betag er lein, tiér er penhérieu e oé seboret ur ré doh er réral, el tud aneouideg. E wéled er moqé é seuel doh er cheminatou, éh oé kaer gouied éh é en oll d'hobér fest.

E melin Koed-Haleg é vezé groeit en treu ag er gwellan peb plé. Malerion ha portéerion, matéhad ha bugulzéad, mistr ha meüellion, oll en tegeh e hré goull. Er melinér pinük e fallé aehon inourein en noz braz é' ur gwir gristién.

Er blé-sé, Léna en doé goulennet aléj er pred. Tré mah oé en dud é voned d'en iliz, ur houleüenn én o dorn, o souk pléget geté aveid harz doh en aùél yein, o mantelleu dastumet perhush én dro debé, er fulenn e oé cherret dor ha fenestr arnehi, hag e grog é labour ged er brasan gred. Embér éh oé en tan é skod en Nédeleg, er soubenn é vito-nein ar en tan, er sacsiz hag er goédigenneu ér pladeu ; lan e oé er gegin ged blaz hweg er hig rostet én amonenn.

Ya, dalhet e vehé bet sonj pell amzér a fest Léna é melin Koed-Haleg. Siraah ! Più e heil lared petra e zigouého é korv ur hard ér ?

Ne oé ket hoah pariù er velinerez youank a gampenn hé zreu, pe gavas geti é kleüs pazeu é toned ar en erh kaled. Lared e vehé bet ur jao e trolal. Tok, tok ! e hras en taoleu ar en nor. Hag ur vouéh leuin e houlennas :

« Boud es moiand moned én ti, Léna ? Rust é en amzér ha me garzhé toemmed un tammig. »

Perdri en doé er velinerez é respond. Med p'é gwir é vezé goulennet en alézon geti...

« Più e zo azé ? » e huchas hi.

« Un ami, e zistagas er vouéh, botour Sant Moris hag e zo deit de gas dereu mad dech »

Diar er homzeu-sé é tigoras en nor, hag ar drezeu en ti é tiboukas un dén haval fas-bl doh er botour e anaù Léna. Ur lod kaer a dud furoh sili en devehé fariet, rag, édan ér vantell vraz e hronné er baléour, éh oé diéz diforh en deu gornig e saué ar lein é benn, hag é dreid fourcheg el ré ur boh.

En eutra Satanas e oé, ha hani kén. A houdé gwerso éh oé é klah lakaad er plah devod de gouéh, med heb gelled diaoh get é bennad. D'en termén-man a noz, a pe oé hé unan penn, éh oé mad gobér un taol asé.

« Skomet oh, botour Sant Moris, e laras Léna, truéz. Tosteit dedal en tan, de doemmed doh skod en Nédeleg. »

En diaol e azéas, e glaskas édan é vantell ha, dirag deulagad beziue er goantenn, é lakas ar en daol er haerran boteu koed e hellehé plijoud d'ur friponell. Na braù e oent ged o liù luéhuz el eur, o bokedeu brikemardet, ur ré boteu e jaojehé d'ur rouané. Ken serhet é chomas Léna ma laras :

« Na péhiou a voteu ! Hwi a gwerh dein ? »

« O gwerhein dech, émé en diaol, pas ur sord ! Emén é ma ho sonj ? Na vé ket gwerhet tra erbed noz en Nédeleg. Aveid nétra é vé reit. Deit e oé sonj dein ne oé nameid doh treid Léna é hellé kouchein er boteu-man. Hag el ma pasen étal ho ti aveid moned d'en overenn, éh es deit hoant de'n d'o rein dech aveid ho tereu mad. »

« Bé a inour é aveidonn, e laras er plah youank. Ne gredan ket o hemér. Ne geméran nameid er péh e zo dein... Hastet ionnabi, pétreman é veet devéhad d'en overenn »

« Tër overenn e zo hénoah, e drohas Satan... En diaol ag en iüern ma ne tapan ket ur penn a unan anehé. »

E sell e oé ken goapuz, é gomzeu ken filimuz ma ne oé ket er verh youank én hé éz. Haq ar un dro é kavé geti kleüed ur vouéh mistériuz, bouéh hé éi mad, merhad, é lared dehi é piég hé skoarn : « Dicallet, peurkéh merh, dicallet doh er lorbou ! Téhét ! Téhét ! »

Doned é hré hoant dehi de sentein doh er vouéh-sé. Med filimet e oé d'en eutra : « Sellet, e laré ean, sellet pegen braù int. Aséet ind ahoel ! »

Haq er boteu e seblanté boud a du geton : « Sellet pegen skanù om, pegen kaer éh om brikemardet, penaoz é lugernam ! Moned a hreint doh ho treid a féson. Aséet ha hwi e wélo. »

— Dicallet, peurkéh, dicallet, e zalhé de lared er vouéh mistériuz », un tammig dousikoh en taol-man.

— Perag é chomet elsé étre diù galon, p'é gwir én o ran deoh ? e laré en diaol. Hastet tonnabl 'ta. Avanset mad é en overenn, ha hwi e ia de me lakaaed devéhad. »

Diar er homzeu-sé, éh as kuit oll hé néhans. Astenn e hras hé deuorn la lakaaed e hras er boteu én hé zreid.

En diaol e skrignas ged er joé, ha saill e hras kalon Léna ged er blijadur. Ne gleué ket mui er vouéh mistériuz é lared : « Téhét ! Téhét ! »

Petra e oé er boteu kaer-sé ? Pé sord ampouizon e oé kuhet abarh ? Ne houian ket, Med 'benn éh oent lakeit dehi, é saüas én hé fenn sanjeu a beb sord, ha ne oent ket ag er ré santélan anehé. Ne oé ket mui anehé ur Léna fur, devod ha truéz doh en dud. Brazoni ha roufl e verüs énni, n'hé doé ket mui méh én o raog, é kontrél plijoud e hrent dehi. En hé saü, a dal d'er miloér, ne oé ket kén doh hé boteu é sellé, med doh hé horvig abéh. « Nag ur fulenn e oé hi ! Na péh ur cher koant hé doé ! Trés ur rouanéz arnehi ! E gwirioné ne oé ket plah erbed par dehi é Kempér nag é Kemperté. »

En hé fenn skanù, lorbet ged er goall spered, en em silé soliteu ha fall sonjeu lerh-oh-lerh. « Perag nen don mé nameid merh ur meliné ? Braù éi mah on, é hellen kavouid qwell. Perag n'em es ket mé brageriseu ha diamanteu éi en intronézé randouuz-sé e dremen ar en hent ged o ronsed ? Braùoh é vehent ar men diskoé mé. »

Satan, hag e lénn ér hatoneu, hé gwéle ged joé é kouéhel ag ur péhed én un arall. Kontein e hré : brazoni, draoukalon, deu béhed betag breman, me mignoned, me hansorted labour. Dalhet mad, mem boteuigue Nédeleg. Hoah un taol haq é ma dein, melinérez Koad-Haleg, ken devoa ha ken diéz de lakaaed de gouéh. »

Skoéit deu pé tri taol, dousig ar en nor, hag hé zennas ag hé sonjeu kabluz. « Digoret, e laré ur vouéh hirvouduz, yein é genem ni ha n'em es nétra de rein de mem bugalé aveid o Nédeleg. »

Un amezégéz e oé, ur héh intanvéz ; n'hé doé nétra de zebreïn ha deit e oé de houlen en alézon.

Er plah youank, é fall imur, e sellas dohti hag e laras : « En hani n'hell ket gobér fest, n'en des nameid diové. Laosket mé trankill, n'em es ket nétra de rein deoh. »

En amezégéz e oé serhet d'er homzeu-sé ; biskoah n'hé doé kleüet kementraill geti. Chomet e hré doh toul en nor, heb boulljal, un tammig ambah. Er plah e cherras en nor doh er géh voéz hag e zas éndro dedal er miloér, én ur vourboutil.

Koutant ha koutant éh é en diaol. Pas ha dibas e hré é dreid fourcheg adrest en tan, ha derhel e hré de gantein : pihoni, kounar, deu hoah... E veint rah tuchant. Nag un nozeh vad ! Nag un nozeh vad !

Neoah é té er vouéh mistériuz éndro, goudé boud taüet un herrad... Dousig, dousig, é komzé doh skoarn er labousell : « Emén é ma ho spered, plah ? Ne wélet ket er fallanté e zo én ho kalon ? »

Ne oé ket mui ur vouéh hepkén e gomzé breman, med dék, uigent, ré hé housians hag hé éi mad, ré Santéz Anna, er Werhéz hag er hroédurig Jéruz ean mem, oll é komzent dohti, hag o homzeu e flemmé en aon ag hé halon : « N'en anaüet ket 'ta ? Ean é, Satan, ho anemiz : é klah ho koll é ma... Dicallet ! »

En diaol, ar é gadoér, en em glaské ; néhans e seblanté boud énonn : kompren e hré é troé fall en treu aveiton.

« Sellet mad dohton, e laré er bouéhieu, sellet doh é benn, doh é dreid. N'en des ket tu de tari. »

Léna e droas hé fenn. Eh oé atañ en arall én ur mem tachad. Med kouéhel e oé é vantell vraz diar é qein, ha gwélet e vezé spiz ha splann é dreid fourcheg hag en deu gornig e saü ar lein é benn.

« Jéruz, Maria ! » e huchas hi én ur groézin hé deuorn, hag é vanas er boteu kaer én tan. Kleüed e hred er hoéd é tarhein hag é loskein, ha dohti é variás er sonjeu fall é spered er goantein. Oeit e oé en diaol-mahér kuit... ha dihun e hras Léna.

Hunvréet hé doé. E aléj er fest en doé souret er housked arnehi... Toštaad e hré en dud.

Ged en hunvré-sé é kollas Léna hé si devéhan. Dilézet e hras hé haranté dirol aveid er boteu braù. Haq a pé vezé goulennet geti perag, hi e zalhé de laret er homzeu-man, ne gavé ket er récall penn erbed dehé : « A gaost de voteu en diaol ». »

Franséz KERLU.

(Revé ur sorbienn dastumet ged en Eu, F. Kadig.)

Trué en nésan doh ur heh dén.

Ur heh dén, intanù a neüé zo, e oé deit de wéled é vinouréz aveid pééin é vléad.

— Deüh mad deoh, er vinouréz. Deit on de bééin mem biéad.

— Deüh mad deoh, keh dén. Glaharet braz on bet p'em es kleüet lared éh oé marù ho peurkéh Fanchon.

— O mestréz peur, ne gomzet ket dein ! Ne gomzet ket dein ! Ur holl braz e zo hoah kouéhet amonn goudézé.

— Ah ! Ah ! Petra e zo bet hoah é hoall dohoh ?

— Mem buoh eüé, respet deoh, e zo kre.. marù d'hé zro. Setu mé kollet ha rastellet get oll er goallenneusé.

— D'hlaharet, keh dén ! Tud vad e zo én dro deoh ! N'ho tilézeint ket anehé.

— Gwir é laret, er vinouréz. Deit e zo betag breman, paréadeu de ginnig dein, beb eil daol, ur voéz arall...

— Ama, sellet 'ta !..

— Ah ya ! Mes hani nen da, setu, de ginnig buoh erbed dein.

J.M.H.

Souvenirs Bretons à Rome

« Catholiques et Bretons toujours »... dit le cantique populaire. Il n'est donc pas étonnant que la catholique Bretagne ait toujours eu des rapports étroits avec Rome, capitale du monde chrétien, et avec le Pape, Vicaire du Christ et Chef de l'Eglise.

Nous parlerons, dans cet article, des souvenirs visibles que « la nation bretonne » a laissés à Rome, au cours des siècles, et qu'on peut encore vénérer de nos jours; certes, nous n'avons pas la prétention d'avoir tout dit, ni même tout découvert, mais nous souhaitons que ce modeste article suscite, un jour, la curiosité et la sympathie d'un vrai savant, historien et archéologue qui traite ce sujet, d'une façon beaucoup plus scientifique, comme il mérite d'être traité.

I. — L'ÉGLISE SAINT-MALO

(En italien, *San MACUTO*.)

Le portail donne sur la Via del Seminario (entre le No 122 et le No 123); pour la visite, sonner au No 120, Collegio Bellarmino des Jésuites.

Le souvenir breton le plus ancien à Rome semble bien être la petite église Saint-Malo.

Il peut être surprenant et même invraisemblable de trouver une église dédiée à Saint Malo — notre Saint Malo breton — en plein cœur de Rome, et c'est pourtant bien authentique. On admet que cette église fut fondée par Jean de la Grille (auquel les Bollandistes donnent le titre de « saint »), l'un des successeurs de Saint Malo sur le siège épiscopal d'Alet, (le Saint-Servan actuel), au milieu du XII^e siècle. Les historiens se demandent si ce Jean de la Grille fut aussi le fondateur et Abbé des Abbayes cisterciennes de Bégard (diocèse de Tréguier) et de Buzay (diocèse de Nantes), mais ils disent plutôt qu'il fut Abbé des Chanoines réguliers de Guingamp, avant de devenir évêque d'Alet. En tout cas, il était en relations intimes avec le grand Saint Bernard, et voulait obtenir du Souverain Pontife, le Bienheureux Eugène III, ancien moine de Clairvaux, la permission de transférer son siège épiscopal d'Alet en la ville nouvelle de Saint-Malo, toute voisine, où les habitants avaient emporté les reliques de leur illustre saint Patron. Jean de la Grille reçut l'assentiment de Conan, duc de Bretagne, et obtint l'autorisation du Bienheureux Eugène III. Pour remercier son bienfaiteur, ou (disent certains) pour s'attirer les bonnes grâces du Pape, il fit construire, à Rome, l'église Saint-Malo, vers 1140-1150.

Mais le Bienheureux Eugène III mourut en 1153, et Jean de la Grille dix ans après... Et l'on devine facilement que cette petite église Saint-Malo dont le titulaire était sans doute parfaitement inconnu à Rome, fut rapidement laissée à l'abandon. Et pourtant la Providence, et... saint Malo ont veillé, puisqu'elle existe encore de nos jours.

Il serait bien trop long, dans ce modeste article, de raconter les innombrables vicissitudes par lesquelles passa la pauvre église bretonne: elle appartint à des évêques, à des religieux, à des prêtres séculiers; elle servit d'église paroissiale, de chapelle privée, de chapelle de collèges, de siège d'archiconfréries, etc... Toujours est-il qu'en 1517, elle fut acquise par le Chapitre des Chanoines de Saint-Pierre de Rome, qui en sont restés les propriétaires jusqu'à nos jours. Actuellement encore, les RR.PP. Jésuites qui utilisent l'église Saint-Malo, versent, chaque année, une redevance à ce vénérable Chapitre.

L'édifice lui-même a subi diverses transformations; le bâtiment actuel date de 1578 et de 1730. Il est d'une grande simplicité: la façade est décorée de deux ordres d'architecture superposés: le premier s'ouvre sur un grand portail très simple surmonté de l'inscription: DEO IN HONOREM SANCTI MACHUTI; le second est percé de 3 baies accolées (unique éclairage de l'église) et surmonté d'un fronton rectangulaire. A l'intérieur, une seule nef de 20 mètres de long sur 7 mètres de large; le chœur qui en occupe près de la moitié, est surélevé de trois marches. Le maître-autel, en très beau marbre, est dominé par un tableau de Michel-Angelo Cerruti (+1748), représentant saint Malo à genoux, revêtu d'une chape, la crosse en main, en extase devant la Sainte Vierge. L'autel est encadré de deux colonnes de marbre, supportant un fronton. Accolé aux murs latéraux, de chaque côté, un autel surmonté d'un tableau, œuvre de Cerruti également; à droite, Saint Joseph; à gauche saint Louis de Gonzague. Au fond, un tribune dotée d'un orgue très modeste.

Comme on le voit, l'unique souvenir de saint Malo est le tableau du maître-autel. A la fin du XVI^e siècle, il est vrai, l'église possédait en outre deux reliques, mais d'une authenticité fort douteuse: l'une, dite « le chef de saint Malo », et l'autre, une pièce de bois qui aurait servi d'oreiller au grand saint breton (1).

Comment y fête-t-on la saint Malo? Jusque'en 1943, le Chapitre des Chanoines de Saint-Pierre venait chanter une Messe solennelle chaque année, au jour de la fête du titulaire, le 15 novembre. Comment ne pas regretter que cette tradition, ininterrompue depuis 1517, ait été abandonnée et ne soit pas reprise! Actuellement il n'y a rien d'extraordinaire au jour de la saint-Malo: on laisse au R.P. Recteur du Collegio Bellarmino l'honneur d'y célébrer la Messe, on y joue un peu d'orgue, une ou deux visites de bretons fidèles et c'est tout. Pauvre saint Malo! Que peut-il penser de ses compatriotes? — Négligents? Non. — Oublieux? Peut-être, et surtout tout ignorants... sans doute. (1)

(1) Cet article était terminé quand un bon ami breton nous a communiqué — très douce surprise! — une poésie de notre grand Brizeux sur l'église San Macuto (ou S. Mauro) de Rome. Nous ne résistons pas au désir de citer ici un extrait de ce poème si breton:

A S. MAUTO

Comment, bon Saint Malo, pauvre évêque breton,
Une église de Rome a-t-elle pris ton nom?
Ah! dans cette cité païenne et catholique,
Quand, fatigué de voir et d'admirer toujours,

II. — L'ÉGLISE SAINT-YVES-DES-BRETONS

(En Italien, Sant' IVO DEI BRETONI Vicolo della Campana, 8
(donnant sur la Via della Scrofa).

Bien avant sa réunion à la France par le mariage de la Duchesse Anne, la Bretagne possédait à Rome un hospice destiné à accueillir les pèlerins de la nation bretonne, mais il n'y avait pas d'église nationale proprement dite. Le Cardinal Alain de Coëtivy, d'origine bretonne, évêque d'Avignon, obtint du Pape Nicolas V la concession, en faveur des Bretons résidant à Rome, d'une ancienne église de Saint-André de Montanaris, située à Campo Marzio. Celle-ci tombait en ruines, mais le cardinal devait s'engager à la restaurer sous le vocable de Saint-Yves-des-Bretons, et à y annexer un hôpital pour la nation bretonne. Nicolas V mourut avant d'avoir pu ratifier cette concession ; mais elle fut confirmée solennellement par le Pape Calixte III, dans la Bulle « Rationi congruit », en date du 20 avril 1455.

Le 8 avril 1513, le pape Léon X, sur la recommandation « d'Anne de Bretagne, Reine de France et Illustre Duchesse de Bretagne » et du Cardinal Robert Guibé, évêque de Tréquier, érigeait solennellement « la Confrérie de Saint Yves, Confesseur, Patron et Avocat des Pauvres », dont le siège serait l'église Saint-Yves-des-Bretons à Rome.

Cette église, avec sa confrérie et son hôpital, garda son indépendance, même après la réunion de la Bretagne à la France (1532). Mais en 1582, à la demande du roi de France Henri III, le Pape Grégoire XIII ordonna l'incorporation de tous les biens de Saint-Yves (église, confrérie et bientôt hospice) à ceux de Saint-Louis-des-Français, par la Bulle « Pias principium cogitationes », en date du 12 décembre 1582.

Restaurée en 1578, l'église Saint-Yves servit de paroisse jusqu'en 1824, puis fut laissée à l'abandon. Vers 1870, elle menaçait ruines ; les Ambassadeurs de France et les administrateurs des biens français à Rome, s'en rendaient compte mais hésitaient devant une dépense qui s'avèrait très importante. Finalement, en 1875, la municipalité de Rome exprima

le vœu de la démolition et exigea la réparation des bâtiments qui restaient.

En 1876, l'Ambassadeur de France près le Saint-Siège, M. de Corcelle, d'accord avec le Pape Pie IX, décida de reconstruire l'église Saint-Yves, mais sur un plan beaucoup plus modeste. Le projet fut exécuté, terminé en 1888, sous le pontificat de Léon XIII, le comte Lefebvre de Behaine étant Ambassadeur de France près le Saint-Siège. C'est le bâtiment que nous vénérons encore aujourd'hui.

Au lieu de la vaste église primitive, de forme basilicale, à trois nefs, pavée en opus alexandrinum très beau, contenant de nombreuses pierres funéraires de Bretons illustres, morts à Rome, qui y furent inhumés, on se trouve en présence d'une toute petite chapelle ne recouvrant même pas 100 m². Elle fut construite par l'architecte Luca Carimini, suivant le style de la Renaissance italienne. « La façade, coupée en deux zones, attire l'attention par l'heureuse variété des lignes architectoniques et, spécialement, par la décoration de la porte, ornée de colonnes composites, supportant une arcade à caissons, au centre de laquelle est enchâssé un médaillon représentant la Vierge, copie fort réussie d'une des plus belles majoliques de Luca della Robbia. A l'intérieur, rien de plus gracieux que la disposition architectonique de l'abside, avec ses trois arcades que supportent des colonnes composites de granit rouge. Dans l'arcade du milieu, une niche décorée de petites colonnes de vert antique, forme une espèce d'édicule, au-dessus du maître-autel ; dans les deux autres se trouvent les chœurs. Les peintures à fresque de la calotte, dues au pinceau de M. Louis Steitz, représentent le Christ adoré par les grands saints de la France : saint Yves, saint Martin, sainte Clotilde, saint Louis, saint Bernard et sainte Geneviève... On remarque enfin, après ces peintures, l'élégance du plafond à caissons en stuc, avec rosaces filetées d'or, sur fond bleu, ainsi que le précieux pavé alexandrin que l'architecte a fait habillement restaurer. » Le maître-autel est dominé par un buste-reliquaire de Saint Yves, en bois argenté. Dans le mur de gauche, une niche abrite une statue de Sainte-Anne, toute récente d'ailleurs. De chaque côté, un autel : l'un consacré au Sacré-Cœur, l'autre à la Sainte Vierge.

Somme toute, on est profondément déçu de trouver dans l'église « nationale » Saint-Yves-des-Bretons de Rome si peu de souvenirs spécifiquement bretons. A part la statue du maître-autel, la peinture de Saint Yves de la voûte (perdu parmi cinq saints français !), les deux blasons aux hermines de Bretagne sur la façade, rien qui rappelle notre Bretagne ! La dédicace peinte sur le fronton « DEO SACRUM IN HONOREM S. IVONIS PRES. ADVOCATI PAUPERUM » n'a pas cru devoir mentionner que cette église fut primitivement construite pour les Bretons de Rome.

L'ancien hôpital est devenu un bel immeuble servant de magasins ou d'habitations. Le culte de la petite église Saint-Yves est assuré par un chapelain ou Recteur ; depuis 1932, c'est le vénéré Mgr Fournier, avocat au Tribunal de la Rote, qui remplit cette fonction. Il est limousin, mais quand on le taquine sur ce sujet, il répond finement qu'il a certaines affinités avec la Bretagne, puisque le Pape Clément VI qui canonisa Saint Yves de Tréquier était limousin lui-même...

En principe, l'église n'est ouverte que le matin, à l'heure de la Messe (7 h.) ; toutefois, chaque année, le 19 mai, on essaie d'y célébrer dignement la fête de Saint Yves. A 10 heures, on y chante une Messe

Enfin, je découvris ton humble basilique,
Ah ! cirques et forums, colonnades et tours,
Comme tout disparut ! Et, durant quelques jours,
Mon pays me revint, frais et mélancolique.
Malin, l'illusion fidèle me poursuit :
Ton bâton pastoral dans Rome me conduit.

Patron des voyageurs, les fils de ton rivage,
Venus à ce milieu de l'univers chrétien,
Connaîtront désormais ton nom italien,
Et tu seras un but dans leur pèlerinage.
Les plus tendres de cœur à Rome apporteront
Quelques fleurs des landiers pour réjouir ton front ;
Mais, là-bas, près des mers, sous ta sombre chapelle,
Fête-les au retour, bon saint ; et souris-leur
Quand, sur ton humble autel, ils mettront un fleur
De la Ville Eternelle.

Brizeux.

solennelle, à laquelle l'Ambassadeur de France près le Saint-Siège se fait un devoir d'assister, mais les Bretons, faut-il le dire, y sont très peu nombreux, trop peu nombreux. Dans la soirée, le Salut du Saint-Sacrement groupe un peu plus de « fidèles » et c'est de tout cœur que les Bretons bretonnants y chantent, à pleine voix, la vieille « gwerz » de Monsieur Saint Yves et surtout le cantique populaire : « Nann, n'ez ket e Breiz, nan, n'ez ket eur Zant ». A la sortie, on échange quelques mots sur le pays d'Armor, mais très rares hélas ! sont ceux qui parlent encore « Yez Hon Tadou », ce patrimoine si précieux que nous ont légué nos Pères et que nous devrions conserver et exploiter comme un véritable trésor !

III. — TOMBEAU DU CARDINAL ALAIN DE COETIVY dans l'église Sainte Praxède (Santa Prassede) près de Santa Maria Maggiore.

L'église Sainte Praxède est célèbre à Rome, car on y vénère la colonne de la Flagellation. On y entre, en général, par la porte latérale de droite. Immédiatement, sur la gauche, on trouve une petite chapelle qui renferme un grand monument funéraire en marbre blanc. Dans la partie supérieure, deux médaillons où Saint Pierre et Saint Paul semblent veiller sur un prélat gisant, revêtu des ornements pontificaux, qui occupe toute la longueur, au centre du mausolée.

Au-dessus, on lit une inscription qu'on peut restituer ainsi :

SEDATE XYSTO IIII ALANUS EPISCOPUS SABINENSIS ECCLESIAE
ROMANAE CARDINALIS NOBILISSIMUS IN BRITONIBUS COETTIVORUM
GENTE NATUS ILLUSTRIS LEGATIONE AD GALLOS PRO FIDE FUNCTUS
CUJUS VITA EXEMPLUM VIRTUTIS ACTIONES AUTEM PRIVATIM ET
PUBLICE SALUTARES FUERE HOC MONUMENTO CONDITUS EST.
VIXIT ANNOS LXVI MENSES VIII DIES XV. MCCCCLXXXIII.

En voici la traduction :

« Sous le Pontificat de Sixte IV, Alain, évêque de Sabine, Cardinal de l'Eglise Romaine, né en Bretagne de la très noble famille de Coetivy, pour la défense de la Foi, fut chargé d'une mission importante en France, dont la vie fut un exemple de vertus, dont les actes, autant dans sa vie privée que dans sa vie publique, furent dignes du salut éternel, a été enseveli dans ce monument. Il vécut 66 ans 8 mois et 15 jours. Mort en 1474. »

Alain de Coetivy naquit en Bretagne le 8 novembre 1407. Il était prévôt de Saint-Martin de Tours, « licentiatus in legibus, in ordinibus minoribus constitutus », quand il fut nommé à l'évêché d'Avignon (qui ne devint archevêché qu'en 1475). Il cumula d'ailleurs, en plus, l'évêché de Dol en Bretagne et plusieurs autres bénéfices — chose assez fréquente à l'époque. Il fut créé Cardinal du titre de Sainte Praxède, le 20 décembre 1448, fut même Camerlingue du Sacré-Collège. On a vu son influence pour la fondation de l'église Saint-Yves-des-Bretons à Rome.

La mission importante dont parle son épitaphe lui fut confiée en 1455 par le Pape Calixte III. Le Cardinal Alain devait se rendre en France, comme légat, auprès de Charles VII, pour tâcher de persuader ce roi

de partir en croisade contre les Turcs qui venaient de prendre Constantinople et menaçaient l'Occident chrétien.

Il eut d'ailleurs d'autres missions très importantes encore à remplir par la suite.

Transféré au siège de Sabine (près de Rome), le 2 décembre 1472, le Cardinal Alain mourut le 3 mai 1474 et fut enseveli dans son église cardinale de Sainte-Praxède.

C'est une très belle figure de Cardinal qui doit faire honneur à notre Bretagne.

IV. — SOUVENIRS DE L'ANCIENNE EGLISE SAINT-YVES à Saint-Louis des Français : San Luigi dei Francesi, Via S. Giovanni d'Arco, 5.

Quand l'ancienne église Saint-Yves et une partie de l'hôpital furent démolis, on conserva pour le nouveau sanctuaire de vieilles inscriptions et des objets qui offraient un intérêt spécial. Mais d'autres souvenirs, de moindre valeur artistique ou historique, furent transportés à Saint-Louis-des-Français : autels, tableaux, inscriptions, épitaphes. Aujourd'hui encore, sur les murs du cloître de Saint-Louis, on trouve de nombreuses inscriptions, provenant de l'église Saint-Yves.

Trois plaques de marbre blanc, presque semblables, qui paraissent très anciennes, portent gravé l'écusson de Bretagne, à 10 mouchetures d'hermine, réparties sur quatre rangées, en ordre décroissant : 4, 3, 2, 1. On dirait, en termes héraldiques : « d'hermines plain ». Au-dessous, ce texte gravé d'une écriture malhabile : DOMUS HOSPITALIS ECCLESIE S. IVONIS NAT. BRITANIE, ou bien : HEC DOMUS EST HOSPITALIS SANCTI YVONIS NATIONIS BRITANIE. (a)

Mais ce sont surtout des pierres tombales qu'on trouve dans le cloître Saint-Louis. Nous relèverons ici le texte de quelques-unes d'entre elles :

- 1) HIC IACET CORPUS NOBILIS ET DIGNI VILIERMI DE ALTO NEMORE CANTORIS ET CAN. CI ECC. BENEFACITORIS HOSPITALIS BRITANIE. REQUIESCAT IN PACE. OB. MCCCCLXIII DIE XX OCTOBRIS.
- 2) TANDEM POST VITAM HANC IRREQUIETAM REQUIESCIT SUB HAC LAPIDE PETRUS RAGOT SACERDOS DIEC. NANNETEN. HUIUS ECCLESIE BENEFACITOR DIEM D. NI TRANQUILLE EXPECTANS OBIT POSTRIDIE IDUS AUGUSTAS MDCCXIV AET. AN. SEXAG. NONO ANTONIUS BERNARD AMICO POSUIT.
- 3) IOANNI CHANNE E DIECESI REDONEN. V. IX. MDVIII OB. (Ici est gravé l'écusson de Bretagne). SACRI PALATII AP. TICI SCRIBAE FIDE ET INTEGRITATE INSIGNI.
- 4) MAGISTRO CONANO DERIETO VENETEN. DIEC. LICENTIATO IN DECRETIS OB. MCCCCLXI DIE XV SEPTEMBRIS.
- 5) HIC IACET PETRUS MAHEO CLERICUS ET CANONICUS VENETEN. OBIT DIE VII DECEMBRIS MDLXXVI.

6) HIC JACET FAMOSUS VIR D. NUS HERVS GVIHIREC QUODAM ARCHIDIACONUS ET CANO. ECC. LIE CORISOPITEN. AC DECANUS GVERCHIAE REDONEN. DIOC. OBIIT ANNO MCCCCLXXI DIE XXV. IV. LH.

7) HIC REQUIESCIT FAMOSISSIMUS UTRIVSQUE IURIS DOCTOR R.P. D. NUS JACOBUS DE PENCOET DIC BRIOCEN. OBIIT DIE XXV AUGUSTI A. D. MCCCCLXII.

Bretons fervents, morts loin de leur patrie, qui avaient au moins la consolation de dormir leur dernier sommeil sous la protection de leur compatriote, le grand Saint Yves.

(a) « Hôpital de l'église saint-Yves de la nation bretonne » ou bien : « C'est ici l'hôpital Saint-Yves de la nation bretonne ».

(1) « Ici repose le corps de noble et digne Guillaume du Haut-Bois, Chantre et Chanoine, Bienfaiteur de l'Hôpital de Bretagne. Qu'il repose en paix. Il mourut le 20 octobre 1463. »

(2) « Enfin, après cette vie tourmentée, repose sous cette pierre, Pierre Ragot, prêtre du diocèse de Nantes, bienfaiteur de cette église, attendant tranquillement le Jour du Seigneur. Il mourut le lendemain des Ides du mois d'Août (le 14) 1714, à l'âge de 69 ans. Antoine Bernard a posé cette pierre pour son ami. »

(3) « A Jean Channe du diocèse de Rennes. Il mourut le 5 septembre 1508. Scribe du Sacré Palais Apostolique, d'une foi et d'une probité remarquables. »

(4) « Au Maître Conan Deriet (?) du diocèse de Vannes, Licencié en Droit, il mourut le 15 septembre 1461. »

(5) « Ici repose Pierre Mahéo, clerc et chanoine du diocèse de Vannes. Il mourut le 7 décembre 1576. »

(6) « Ici repose l'homme illustre, Maître et Seigneur Guihirec, Archidiacre et chanoine de l'église de Quimper et Doyen de La Guerche au diocèse de Rennes. Il mourut le 25 avril 1471, à 52 ans. (?) »

(7) « Ici repose le très illustre Seigneur Jacques de Pencoët-Dic, Docteur en Droit Civil et ecclésiastique, du diocèse de Saint-Brieuc. Il mourut le 25 août de l'an du Seigneur 1462. »

(à suivre)

I. M. Jean NICOLAS
Définitiveur O.C.S.O.



Merhed er Bregereu

Buanig (♩ : 116)

1. D'er pemp a hour-he-lén, a-veid ma houi-e-et,
a-veid ma houi-e-et, Mer-hed er Bre-gé-reu,
ma-lu-ron, ma-lu-ret ! Mer-hed er Bre-gé-reu,
ré-zé zo gla-ha-ret.

1
D'er pemp a hourhelén, a-veid ma houieet,
A-veid ma houieet,
Merhed er Bregereu, Maluron, maluret !
Merhed er Bregereu, ré-zé zo glaharet

2
Merhed er Bregereu, ré-zé zo glaharet ;
Kaset int d'er prizon a-veid boud ranjennet

3
Pardon er Mané-Guen, o ya, dé a-veid dé.
Jandarmed er Voustoér ino oé é valé

4
Jandarmed er Voustoér, 'pasein ér Bregereu
Gi antréas én ti de alum o fimpeu.

5
Diù verh e oé ino ha gi oeit ha laret :
« Er brigadier Trémon, én ti, n'antréet ket ! »

6
Er brigadier Trémon, èl un déa én ivaj,
Pé a-veid lared mad, èl un dén én araj ;

7

Pé aveid lared mad, èl un dén én araj,
E lèh tennèin ardran, araoq e avansas.

8

E lèh tennèin ardran, araoq 'des avansel;
Er brigadier Trémon é vuhé 'des kollet !

9

Er brigadier Trémon, Trémon, a pe garzé
Tennèin ur paz ardran v'hé ket arriù 'n dra-sé.

10

« Om genoh, tuchentil, groeit dem pèh gareet;
Kaset-ni d'er prizon, ne veem meid merhed !

11

« Kaset-ni d'er prizon, ranjennet, mar karet;
Er pèh e oem agent 'veem atàù berped !

12

— Hou tad 'doé laret dem, tri dé kent ma varié,
Ne oé meidoh ho tiù a gement en harpé.

13

— Lakeit ar goust me zad, er pèh e gareet,
Bremen a pen dé marù, 'laro ket gir erbed.

14

« Bremen a pen dé marù, 'laro ket gir erbed;
Ma 'béred Remengol én ur bé astennet;

15

« Ma 'béred Remengol én ur bé astennet;
Boud ma komzeet dohton ean n'ho reskondo ket ! »



Julien DANIELO

Secrétaire de Châteaubriand (1802-1866)

(Fin)

L'AUTEUR ET L'ECRIVAIN.

Dans le « Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle » de Pierre Larousse (T. VI, p. 75), nous lisons :

« Daniélo Julien François, littérateur français, né à Noyal-Muzillac, se fit d'abord connaître par des articles ou brochures politiques, entre autres « La Révolution, l'Europe et la Guerre ou de Louis-Philippe et de Charles X ». En 1832, il commença une « Histoire des Villes de France » et collabora à « l'Encyclopédie du XIXe siècle ».

Il publia encore les « Lettres des Femmes célèbres de France », dans la Bibliothèque choisie avec une Introduction et des Notes (1830), « l'Histoire de la Province de Champagne » (1833, 2 vol.), la « Vie de Madame Isabelle, sœur de S. Louis, fondatrice de l'Abbaye de Longchamp » (1840). Puis son ouvrage capital « Histoire et Tableau de l'Univers », (1837-1841, 4 vol.), « Du Panthéisme, du Mosaïsme et du Christianisme envisagés dans leurs rapports avec les sociétés humaines et les gouvernements » (1848), « Les visites pastorales de Mgr Sibour, archevêque de Paris » (1852). Il a traduit de Digby, « Les Mœurs Chrétiennes au Moyen-Age » (1841, 2 vol.). »

En 1833, il avait fondé une revue littéraire mensuelle intitulée « Le Chroniqueur de la Jeunesse » qui parut pendant trois ans, uniquement rédigée par lui et qui forme six volumes in-8°. Il a aussi publié, en 1856, « Conversations de M. de Châteaubriand », ouvrage dont le titre explique suffisamment l'intérêt et dont les premiers fragments ont paru à la suite des « Mémoires d'Outre-Tombe ».

« Ces conversations, dit l'auteur, sont faites comme leurs aînées, non seulement pour rappeler un grand exemple de courage et de générosité politique avec un grand modèle littéraire, mais pour continuer, autant que possible, l'essor du génie de Châteaubriand, pour en faire connaître des pensées nouvelles. »

Dans cet ouvrage, Julien Daniélo fait montre de plus d'esprit polémique que de sens historique. Il pourlènd les critiques de Châteaubriand, combat « leurs erreurs » et signale leurs « palinodies ». Car Châteaubriand, comme toutes les grandes puissances, a été tour à tour exalté et rabaissé avec une égale ardeur par les mêmes individus; il a maintenu des ennemis dans tous les camps : libéraux, démocrates, catholiques, néo-catholiques lui font une guerre assez vive. Son ancien secrétaire essaya de leur répondre à tous; il s'en tira, il faut en convenir, d'une façon qui fait honneur à sa vaillance, frappant à droite et à gauche et laissant de bonnes balafres sur plus d'un visage, notamment sur celui de Joubert, fonctionnaire obséquieux, placé dans l'Université pour la rendre plus servile, ennemi de la liberté, au point de soutenir que la meilleure liberté est un tyran.

MM. Nisard et Sainte-Beuve, après avoir encensé le dieu Chateaubriand, l'ont renié. Daniélo ne leur fait pas grâce. Son indignation et sa colère contre ces changements de front nous plaisent comme à tous les honnêtes gens, cette indignation frappe juste et fait des blessures dont divers personnages se ressentiront longtemps et dont l'avenir surtout tiendra compte.

Malheureusement, le secrétaire de Chateaubriand est mort avant d'avoir pu mettre au jour la suite de son travail. Son propriétaire, n'ayant pas été payé, fit vendre tout ce qui restait de lui, meubles, poules et bibliothèque, et il est probable que nous avons perdu là une contribution précieuse, parce que directe et franche, à l'histoire intime du père du romantisme.

Nous avons noté, au moment où Daniélo fut piqué par la mouche politique, en 1848, la présence fortuite et concomitante d'un autre Daniélo, Jean-Paul, né à Port-Louis en 1808, professeur à Ste-Anne-d'Auray, prêtre et député à la Constituante de 1848. Les biographes les ont souvent confondus et ont attribué à l'abbé Daniélo la plupart des œuvres qui appartiennent très certainement à notre Julien Daniélo de Noyal-Muzillac. La « Nouvelle Biographie Générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours », publiée par MM. Firmin-Didot frères, sous la direction du Docteur Hoefer (T. 12), aussi bien que la « Bio-Bibliographie » de Kerviller font certainement erreur dans les notices consacrées aux deux Daniélo. Tout au plus peut-on, avec quelque vraisemblance, attribuer à cet abbé Daniélo qui professa les Sciences Mathématiques à l'école ecclésiastique de Ste-Anne, vers 1833, les « Eléments de Géologie sacrée ou Accord de la Genèse et de la Géologie », paru à Paris, 1850.

Injustement négligé de son vivant, oublié depuis qu'il est mort, il nous a paru que nous devions à Julien Daniélo une réparation. Elle est déjà faite à son caractère, il nous reste à la faire à sa plume.

Un de ses biographes (Léon Séché : « Revue Bleue », 17 et 24 août 1901) a dit de son œuvre qu'elle n'avait guère d'intérêt quant au fond. Pour le style, « il avait fini, en trempant sa plume dans le même encrier que Chateaubriand, par en tirer quelques paillettes d'or ». Ces paillettes furent nombreuses et pressées, et il y a dans son œuvre, plus qu'une imitation appliquée et servile, un style personnel buriné à l'image de sa personnalité qu'on ne saurait accuser de fadeur.

Il a le goût de l'époque pour les amples développements, les citations à l'infini ; son désir de tout dire donne à ses ouvrages une impression de longueur, mais jamais de flou. Il est esclave de l'exactitude dans l'assertion. Il est parfois fatigant avec sa manie de vouloir tout démontrer, mais dans les parties de son œuvre où il est obligé de se condenser, de synthétiser comme dans l'Introduction à son « Histoire et Tableau de l'Univers », où il présente et justifie son sujet en 400 pages sur 464 que comporte le 1er tome de l'édition de 1838, nous découvrons avec ravissement sous le savant un poète de qualité hors pair.

La profonde érudition dont il fait preuve s'exprime en de puissantes envolées, hautes en couleurs et vibrantes de lyrisme. La phrase est si exactement balancée qu'elle se découpe sans peine en alexandrins : « Voyez les eaux des mers, les nuages des airs, / voyez la terre vaste avec les cieux immenses, / voyez aux cieux nouveaux, les constellations... » et les fleuves « hurlant comme la foudre aux sauts des cataractes ». Plus

loin, il parle du jour où « nous irons sur l'Hymette éveiller les abeilles / poursuivre dans les fleurs les papillons des prés. / Le ruisseau sanglotant nous enverra ses eaux / du haut de la colline ou de l'ombre des bois ». On pourrait multiplier les exemples à l'infini.

En parcourant l'Introduction à son « Histoire et Tableau de l'Univers », on peut se rendre compte de son impressionnante érudition, de sa valeur de penseur, de ses qualités littéraires, et enfin de sa qualité d'homme.

Tout cela nous permet de dire que Julien Daniélo, le petit paysan autodidacte de Noyal-Muzillac devenu par son seul travail lettré, savant, poète, et distingué par un génie tel que Chateaubriand qui en fit son collaborateur intime et assidu, mérite d'être tiré de l'oubli et replacé dans son époque — au-dessous certes — mais auprès de celui auquel il avait voué un véritable culte et qui lui doit probablement plus qu'il ne l'avoue.

Ajoutons que sa droiture, son honnêteté, sa franchise, qui fut intempesive et maladroite puisqu'elle aboutit à le faire congédier, cette inflexibilité stoïque ne pardonnant rien à l'erreur, dominant la souffrance, qu'elle s'appelât pauvreté, faim, détresse, humiliations, lui donnent droit au respect qu'on a pour ceux qui ont fait de la dignité de leur vie un dogme sur lequel on ne transige pas, comme donne droit à l'admiration et à la sympathie cet attachement à la terre natale, à sa famille, à sa mère et à son Dieu.

Colonel ORGEBIN.
11 août 1948

DASSON UR GALON

En hanù passet, é ma bet embannet « Dasson ur Galon », ur livr gwerzenneu sañt ged Loeiz Herrieu.

A houdé tost de uigent vié, éh oé lennerion « Dihunamb » hag er vrehonegerion é hortoz en obérenn-man. Med deit er brezél ha chomet bourdet « Dasson ur Galon ». Ur haer a livr, skeudennet penn d'er benn, e fallé d'en obérou embann, ha, d'é sonj, ne oé ket brañ eroalh er papér épäd er brezél. Ohpenn, ne oé ket foul ar Loeiz Herrieu lakaad molleïn treu e gomzé anehon ean. Bepred é vezé herr arnehon de embann labourieu er réral kentoh aveid é ré. Hag elsé éh oé chomet dorn-skrid « Dasson ur Galon » de guhunein édan er ludu.

Un tammig muiikoh é vehé bet kollet er penn-obér-man aveid on lennegh. Peb unan e houï é ma bet red de Loeiz Herrieu achap édan en lennegh. A pe grogas er satar, en anderù noz-sé, ean em daolas étal ur hieu, hag é anemized, ged o armaj é hobér vil, e basas just étalton heb er gwéled. Dohtu goudé, é lèh fardéin d'er hoed bèu, Loeiz Herrieu e fitas distroein dedai é vureù hag e geméras ur pakadig en doé kuhet én ur bod. Ne oé, ér pakad-sé, nameid un tammig dillad ha dorn-skrid « Dasson ur Galon ». Ged er samm-sé é tilézas é dachenn aveid moned de guhed. Pe vehé bet chomet en dorn-skrid ar é lerh, éz é gouid é vehé bet dismanter éi er papérieu arail ha lod kaer a glicheu R. Perrin.

Barr-mé.

Prix ordinaire : 600 fr + 75 (port)
de luxe : 1000 + 110 (port)

Abbé Henric Mériadec, Institution St-Ivy - Pontivy (Morbihan)
CCP 1617.66 Nantes.

En lisant "DASSON UR GALON"

Les journaux de Bretagne ont salué avec joie la parution de *Dasson ur Galon*, et souligné le mérite de Loeiz Herrieu : tout en cultivant sa terre de Gerneù, il a su s'arrêter pour méditer sur son travail et laisser chanter son cœur.

C'est en *barh-labourer* qu'il se présente à son lecteur, photographié le front haut, un coude appuyé sur sa bêche. Sabots de bois, chemise de toile sans col, gilet et chapeau bretons : le costume est du paysan, et du barde, chevelure et barbe drues. Rude personnage au regard baigné de rêve, qui songe à un autre lui-même...

Labourer-douar, mem breur, ardran ho selleu lemm,
Ho krohen lérennet d'en térenneu loskuz,
Ho tiù-jod askorneg hag ho tivéz goapuz,
Nerh-kalon zo kuhet, é dan ur galon doemm. (p. 144)

Trois hors-textes de P. Guérin illustrent les états d'âme du poète : ils auraient gagné à être imprimés avec le vigoureux relief qu'on aime à trouver ici à l'écriture bretonne.

C'est un plaisir de feuilleter ces pages aérées, où les poèmes se gravent bien, où les vers s'agentent dans une variété qui promet une lecture facile. Et déjà piquent la curiosité quelques vers trépidants et des rejets qui claquent, comme dans une ridede les talons des danseurs :

P'em guélez é pellad

Plahig,

Ché beuet te laqad

Koantig... (p. 36)

Jeu d'artiste tout cela ! Il y a plus qu'un exercice de dilettante. C'est Loeiz Herrieu qui surgit à chaque page de son œuvre, avec la richesse de son cœur et de sa harpe, écrit Pier Tual dans la préface. Il chante pour le plaisir ; il veut surtout « réveiller » ses frères de leur entêtement et de leur indifférence. (p. 144)

Les Résonnances d'un cœur représentent 50 ans de vie, mais ne s'ordonnent pas suivant la chronologie. Très peu de poèmes sont datés, et, pour éviter l'emploi de formes désuètes ou disparates, l'éditeur a uniformisé l'orthographe en généralisant les formes bas-vannetaises et en rapprochant le plus possible notre dialecte des 3 autres : quelques vers estropiés par cet ajustement ne trouvent plus leur compte de pieds et quelques lecteurs y perdront peut-être aussi leur breton, mais passons !

De gourz er bleu, De gourz er freh, De goueh en dél : les poésies au recueil se groupent autour de ces trois temps de l'année qui symbolisent la jeunesse, l'âge mûr et le déclin. Heureuse image Baudelairienne qui unit la vie de l'homme à celle de la nature, qui règle sur les saisons et fait battre le cœur au rythme de la Création. Ne pressons pas trop l'image cependant... Elle rassemble et c'est bien. Le paysan qui lie sa gerbe ne doit-il pas « forcer » quelques épis rebelles ?

DE GOURZ ER BLEU.

Voici la vie en fleur. La première poésie, au mètre très court et au rythme endiablé, évoque la joie de vivre du *bagul* sur sa lande (El leùéné boud béù). Suivent des chansons d'amour, des sons populaires, couron-

nées par un beau sonnet à la gloire de « l'éternel féminin » (*Perag plégein ho penn*).

Les désirs, les inquiétudes et les déboires d'un cœur amoureux : c'est le thème constamment renouvelé des rengaines populaires. La belle est coquette et timide, le jeune paysan craint de l'aborder (*Men dous*) ; l'amour se nourrit d'un rêve intérieur (*Segred me halon, Rozenn Kaodon, Filaj e vo*). Quand le jeune premier s'enhardit à demander son premier baiser, la bien-aimée se sauve, effarouchée :

Mem bokeu genein d'er gêr, allaz ! em oé kaset (p. 44)

Le distique et la strophe légère vont bien ici à la poésie galante. Et comme dans les autres chansons populaires, l'agilité du vers et l'ironie de l'expression laissent percer l'amertume du cœur blessé.

J'ai parlé d'épis rebelles. A la fin de la première partie, *O huidérig euruz* évoque la paix du nid familial (C'est le seul poème en prose). Ne sonn ket mui tèleñ er barh, inspiré de la Bible, fait penser à Bleimor, le visionnaire.

Ul linsel veur ar Vreih ledet

E voug peb joé kenth ganet,

Dreisti ne sc'ri meid er bedenn. (p. 58)

Tels sont les deux poèmes de guerre de *Dasson*, glissés là comme deux roses rouges dans le bouquet blanc de la fiancée.

DE GOURZ ER FREH.

On attendrait ensuite la poésie du foyer. Mais tandis qu'il élevait sa nombreuse famille, le barde travaillait pour la cause bretonne, et c'est à cela qu'il limite le sujet de ce temps des fruits :

Ho puhé, mem bro vad,

E aséin liùein, é sell ag er bléad. (p. 64)

Comment ne pas rapprocher de l'œuvre de Jean-Pierre Calloc'h cette 2e partie de *Dasson* ? Un même amour passionné de la patrie animait les deux amis. Leur pensée va jusqu'à prendre le même rythme, où il me plaît de voir une réminiscence d'une poésie de Joubieux :

Me halon zo

Ghet mem bro

Oh ! ya, prepet é vo ! (Doué ha mem bro, Tairved darn)

Loin de son île, Calloc'h écrivait « Me halon e zo duzé » ; Loeiz Herrieu répond en écho : « Mem bro e zo duhont », et ces deux hémistiches, si parents l'un de l'autre, se répètent en leit-motiv au long d'une poésie dans *Dasson* comme dans *Ar en deuhita*, teintant l'amour de Breih de la même nuance nostalgique, chez tous deux.

Le Barde-Laboureur laisse pourtant à Bleimor les visions d'Apocalypse, les chevauchées héroïques des vieux Celtes à travers les continents et les millénaires. La « musa pedestris » l'inspire mieux et il s'arrête volontiers aux tableaux bucoliques et géorgiques. Les vieilles coutumes de chez nous reprennent vie sous sa plume (*Sonenn er lér neùé*). Mais c'est dans l'incomparable *Eured Lenndrein* que le barde s'en donne à cœur joie. Il ne lui faut pas moins de 30 pages pour décrire la noce bretonne que Guillaume chantait en 60 vers dans « *Livr er Labourer* » (eilvet kan). Chaque détail est soigné comme les sculptures de nos chapelles. Les rites, notés avec amour, se déroulent au long des alexandrins qui s'enchaînent et se pressent comme sur nos chemins de campagne le cortège des mariés.

Ha brema ar en hent ! En daou soner ketan,
Goudé en daou bried, hag abenn kaer ardran,
Kasour ha kasouréz, er houbladeu yaouank (p. 98)

Un peu de poésie s'en est allé de chez nous avec la noce bretonne, un peu de joie aussi. Loeiz Herrieu nous les rend, enrichies des résonances de son cœur.

Tel lecteur sera sensible à la fraîcheur des paysages bretons. (Mem bro e zo duhont)

Karet em es, mem bro, braùtù ho mézeu

Tel autre s'arrêtera à l'Histoire de Bretagne, dont notre auteur a retenu et développé longuement l'épisode de *Janned Flamm Henbont*. Est-ce un morceau commandé par le devoir, par la reconnaissance ? Toujours est-il que le Barh-Labourer de St-Caradec-Hennebont n'a pas la tête épique et sa harpe ne vibre pas

..... eid brudein er hann,
Hé herdad zo ré oann. (p. 152)

Il connaît les limites de son art. Sa meilleure contribution à l'épopée bretonne restera la réédition si soignée qu'il donna de l'œuvre de son ami Bleimor.

DE GOUEH EN DEL.

Une méditation liminaire donne le ton de cette fin de volume : tristesse du paysan devant la pauvreté de sa récolte (*Prederam, me ené*). La méditation se poursuivra calme, profonde, résignée, chrétienne.

C'est la nature qui en fournit le plus souvent l'aliment (*Peuh el lan-neg*), ou la dure condition paysanne (*Arvell ha pédenn*). Un fait divers (*ur oulaouen, gwérenn liuet*) suffit à éveiller l'inspiration et le poète célèbre de toute son âme la Foi qui le console (*Benniget revo, Péhed mé mamm*), ou la mort qui le rangera parmi les anciens (*Ar hent er véred, Ar vé er ré dremenet*) et le réunira au Dieu qu'il a aimé en dépit de ses faiblesses :

Ar mem bern douar benniget, lakeit kroéz me Salvér
Em eus heuliet lamm-ha-lamm, heb neoah En nahein (p. 242)

Calme et doux monte le chant du cygne *De gourz kaer er bokedeu*. Les anthologistes garderont ces pages écrites avec la ferveur d'un testament spirituel et dédiées « à ceux qui m'aiment ».

Résonnances d'un cœur ! Le titre convient surtout à la dernière partie. L'auteur y prend en effet toute la place, sans prétention ni ostentation, avec sa fierté de Breton et de Chrétien. Il n'a plus qu'un désir : rejoindre Dieu comme le papillon prisonnier du vitrail aspire à la lumière... désir de Saint Augustin et d'Anne Vercors !

C'est l'amour de la terre qui, me semble-t-il donne à *Dasson ur Galon* son originalité et son unité : il a éveillé dans le cœur du paysan le sentiment poétique, il nourrit son inspiration, il colore son lyrisme. De la naissance à la mort, Loeiz Herrieu ne fait qu'un avec la terre. Il veut mourir loin des villes, hors des maisons,

Ma kleùein doh men gronnein frondeu heb par mem bro (p. 240)

Le livre se ferme sur un charme de fioretti. Douce comme la mort du Poverello d'Assise est la fin du barde qui écoute encore chanter les oiseaux, qui aspire une dernière fois les fortes senteurs de sa terre, par un beau soir de mai.

Guénhaél LE BRAS.

Più e laro dem ?...

QUESTIONS

- 31 — Sait-on quelque chose de Saint Melec, éponyme de Plumelec ?
32 — Pendant la Révolution, a-t-on célébré, dans le Morbihan, des cérémonies du culte civique, en dehors des grandes villes ? J.D.
33 — Dans « Histoire des Présidents de la République », p. 19, A. Dansette compare la marche de Louis-Napoléon vers la dictature impériale à « celle de ces pèlerins de certains sanctuaires bretons qui font alternativement trois pas en avant et deux en arrière ». Cette coutume a-t-elle existé et où ? F.K.

Adresser questions et réponses à M. le Chanoine Danigo, Petit Séminaire, Sainte-Anne-d'Auray (Morbihan).

RÉPONSES

24 — LANGUE ECOSSAISE.

En anglais moderne, *Scotch* ou *the Scottish Language* désigne une variété dialectale de l'anglais parlé dans les Basses Terres d'Ecosse et les comtés les plus septentrionaux de l'Angleterre.

Un brin d'histoire permet de comprendre ce fait linguistique. Après le départ des légions romaines, le sud de l'Ecosse fut ouvert à la poussée des Anglo-Saxons qui s'établirent même au nord de la Tweed. Un de leurs chefs, Edwin, donna son nom à Edimbourg. En même temps que les réfugiés de l'ouest se répandaient en Armorique, les Celtes de Calédonie, Pictes et Scots, se fixaient dans les montagnes de l'extrême nord, les Highlands.

Les Anglo-Saxons parlaient une langue appartenant au sous-groupe occidental de la langue mère germanique. Mais d'autres invasions amenèrent en Ecosse des Scandinaves dont les parlers appartenaient au sous-groupe nordique : les Danois occupèrent la côte est de l'Ecosse aussi bien que de l'Angleterre ; les Norvégiens conquièrent les Orcades, les îles Shetland (ces deux îles parlent encore un dialecte scandinave, à la différence des Hébrides purement gaéliques), et entourant l'Ecosse au nord, annexèrent même l'Irlande, l'île de Man et occupèrent la côte ouest de la Grande Bretagne. Plusieurs évêchés écossais dépendirent même de Frondhiem jusque vers 1840, date de la fondation de l'archevêché de Glasgow.

Un certain nombre de réfugiés saxons vinrent encore s'établir en Ecosse pour échapper à la domination normande. Parmi eux, la Princesse Marguerite, nièce d'Edouard le Confesseur, qui épousa le roi Malcolm (le vainqueur de Macbeth). Elle exerça une grande influence, aida au triomphe définitif de la Liturgie Romaine et fut canonisée par Innocent IV. Dans la suite, plusieurs familles anglo-normandes s'établirent également au nord de la Tweed. Bruce et Baliol, qui se disputèrent la couronne au début du XIV^e siècle, étaient d'origine normande.

L'anglais du triangle Londres-Oxford-Cambridge, ancêtre de l'anglais moderne, a subi au moyen âge l'influence du danois. Mais cette influence nordique s'est exercée plus fortement sur le dialecte écossais. Le gaélique aussi l'a marqué, ainsi que le français, la France ayant été l'alliée séculaire de l'Écosse contre l'Angleterre.

La première grande œuvre de la littérature nationale écossaise est l'épopée de Bruce (1375), dont le héros est Robert Bruce, vainqueur des Anglais à Bannockburn. L'âge d'or de la littérature écossaise se place entre 1450 et 1550. Le plus illustre des poètes de cette époque est William Dunbar, mort vers 1520. Mais la mort d'Elizabeth I, en 1603, devait amener le roi Jacques VI d'Écosse sur le trône d'Angleterre. Londres, désormais, éclipsa Edimbourg, la langue écossaise perd de son prestige et prend figure de patois auprès du King's English ? La création du Royaume-Uni en 1707 confirme le triomphe de Londres et de sa langue. C'est celle-ci qu'emploient, malgré leur amour passionné du terroir, les grands écrivains écossais, Walter Scott, Carlyle, Stevenson.

Le dialecte du nord a cependant une glorieuse revanche dans l'immense popularité de Robert Burns (1759-1796). Ce petit paysan des Lowlands, nourri de folklore, a écrit presque tout son œuvre en écossais dru et idiomatique. Le monde entier connaît son « *Auld Lang Syne* », « Ce n'est qu'un au-revoir ». Les Bretons retrouvent leur mélancolique « *Hirvoudou* » dans une pièce nostalgique bien connue :

Ye banks and braes of bonnie Doon,
How can ye bloom sae fresh and fair ?

L'écossais reste encore vivace comme moyen d'expression orale.

(D'après les deux réponses de M. l'abbé Le Marc'hadour, professeur aux Facultés d'Angers, et de M. G. d'Amarzit, de Paris.)

26. — PIERRES DU SEIGNEUR.

Il est exact que la plupart des anciennes maisons dans nos campagnes reposent un de leurs angles sur une grosse pierre, généralement d'aspect fruste, et assez souvent de dimensions impressionnantes. Il est non moins exact qu'on l'appelle par endroits « la pierre du Seigneur » : « *mèn en Eutru* ».

Un de vos abonnés aîrés, M. Le L., à qui sa profession permet de battre à peu près quotidiennement la campagne, me prie de vous confier une explication recueillie par lui dans les environs de Brech. Elle est aussi simple que sensée.

Il s'agirait tout simplement de la pierre fondamentale angulaire, celle que l'on posait avant toute autre, et qu'en raison de son caractère symbolique on bénissait avant d'engager la construction. La pose et la bénédiction de la première pierre avaient une signification plus précise que de nos jours. Cette grosse pierre angulaire, cette pierre-chef devenait, une fois bénie, la pierre du Seigneur Dieu (*mèn en Eutrou Doué*).

Les cultivateurs de Brech, à qui notre ami Le L... posait la question, ont haussé les épaules en s'étonnant de son ignorance, et de la nôtre !
Job Jaffré.

C'est, dit-on, un souvenir, chez nous, du domaine congéable, usité de temps immémorial en Bretagne; battu en brèche, après la réunion

de la Bretagne à la France, par l'Administration centrale qui ne pouvait supporter « cette forme barbare de propriété ». La tenure du « covenant » (er gomenant, en breton) était d'une étendue restreinte : de 2 à 5 journaux.

Le seigneur foncier avait la propriété du fonds et du tréfonds de la tenure. Le domanier ou colon, celle des édifices et superficies. Ce dernier, n'ayant pas le droit d'affouiller le fonds du propriétaire pour bâtir, devait poser les fondations de ses édifices à même le sol sans creuser. Mais allez bâtir sur le sable ! la maison ne tiendra pas. Il faudra établir de gros blocs de pierre, surtout aux angles, pour que l'édifice résiste aux intempéries.

Les pierres du Seigneur nous rappellent (si cette explication est la bonne) qu'elles appartenaient non au seigneur, mais au domanier, possesseur des bâtiments, granges, écuries, hangars, étables, fours, murs, talus, etc...

Les rentes en argent étaient portées suivant l'usage courant le 1er septembre (Saint Gilles, en breton : *Sant Jili*, déformé à Pontivy en *Chanjili* ou *chanjeri*) ou au plus tard avant Noël. Le domanier, vendant ou laissant sa tenure, n'en sortait que le 29 septembre (cf. H. du Halgouët, Le Duché de Rohan, T. II, p. 41-108; Y. Bouché, Coutumes et Usages locaux du Morbihan, p. 142.)

Koléhann.

BRUD

REVUE LITTÉRAIRE D'EMGLEO BREIZ

B.P. 17 Brest. Komenant blé : 900 lur. CCP 1921-04 Rennes.

Ne houïan ket lennerion Bro-Guéned hag ind e anaù rañ Emgleo Breiz (Fondation Culturelle Bretonne). Emgleo Breiz e zo ur gevredigezh vraz hag e dalp énni « Kendalc'h », er « Bleun Brug », « Ar Falz », er « Studierien Vreizeg » hag un nebed strolladeu arall. Ar dachenn er yéh é labour. Peb plé, yeu en Asansion, é hra ur gest aveid er « Brehoneg ér skol », hag en argand dastumet e servij d'embannein obéreu skriüagnerion Breiz ha livreu aveid er skolieu. Ohpenn un dousén'ad livreu e zo bet mollet betag breman.

E gourhelén devéhan, un tammig étaog goullieu braz Kempér, en des hoach embannet Emgleo Breiz un dastumadenn trimizieg, skriüet é brehoneg penn d'er benn. Diù niverenn, ardro kant pajenn peb unan, e zo deit ér méz betag breman. Kavouid e hrér énné gwerzennou, péhieu-hoari, serbienneu..., skrüet ged tud hag e anaù o michér, èl Per Helias, Yeun ar Gow, Charlez ar Gall, h.h. Nen det ket ha kredein n'en des nameid brehoneg abil abarh. BRUD e fall dehi reinhoant d'er Vretoned de lénn treu talvouduz skriüet én ur yéh éz de gompren, ur yéh ged girieu ha tro'enneu e impléant bamde, de lared é, brehoneg biü. Setu peraq é hellér kavouid abarh pennadeu « Brezoneg beo ar bobl ». Er ré youank ha rah en des o léh garnet aveité, ha gellein e hrant kas o labourieu de « lodenn ar Yaouankiz ».

Digor é eüé en dastumadenn de rannyéh Gwénéed, ha mar des unan bennag ahanoh e sant é bluenn é trapikellad étré é vized, ne hortet ket, kaset ho labour de « BRUD ».

MICHÉRERION HA PEIZANTED FUR

e gemér dalbeh

DILHAD LABOUR
LE MONT SAINT-MICHEL

Er ré uellan.

Er ré kriùan.

Er ré marhadmatan.

Vêtements Ecclésiastiques - aux meilleurs prix

MAISON GUÉGUIN

Route Nationale

PLUMÉLIAU

Tout ce qui concerne l'Optique et la Photo Amateur

A. LE NEVÉ

Opticien spécialiste diplômé L. C. O. PARIS

25, rue Général Leclerc

Téléphone 9.67

VANNES

V. SEITE et L. STEPHAN : « *DESKOM BREZONEG* ».

Méthode de breton — Illustrations de P. Peron

Edition F.C.B. Emgleo-Breiz.

« *Deskom Brezoneg* » est la réédition, sous une forme nouvelle et abrégée de « *Yez hon Tadou* ». L'orthographe universitaire rendra cet ouvrage plus accessible aux Vannetais que les précédentes méthodes KLT. Le texte en deux couleurs, avec grande variété de caractères, plaira aux enfants. Quand aurons-nous en breton-vannetais un outil aussi utile ?

PROVEU eit harpein "Bro-Guéned"

Béleg Marc'hadour, Angers, 150 l. — Béleg er Poulichet, Lannijen, 150 l.
Béleg Hervé, Kamorh, 150 l. — Chaloni F. Falc'hun, Roahon, 650 l. —
Intron Véfa de St Pierre, St Brieg, 650 l. — Béleg Kerjouan, en Oriant,
150 l. — Béleg Laudrin, Kéven, 150 l. — Béleg er Menteg, en Drinded-
Langoned, 150 l.

(de genderhel)

Trugéré dehé ha d'oll on madobérourion.